

techniques & culture

6

Juillet-décembre 1985

Bédoucha, Chazine, Cresswell, Desrosiers, Frémont,
Jacopin, Klein, Lefébure, Meillassoux, Schwerin, Spruytte,
Zuidema

Par où passe la technologie II

COMPTES RENDUS

Donald R. GRIFFIN, *Animal Thinking*. Cambridge (Mass.) et Londres (G.B.), Harvard University Press, 1984, ix-237 p., bibliographie, index.

Voici un livre qui sans en avoir l'air, devrait marquer son époque - et s'il ne la marque pas, c'est l'époque qui aura tort. Ce que se propose l'auteur, en effet, ce n'est rien moins que de briser le terrible carcan réductionniste qui emprisonne depuis plus de deux générations toute la recherche en éthologie et en psychologie animale. Et nous verrons que ce même carcan pèse aussi sur les sciences humaines.

De quoi s'agit-il ? D'un véritable interdit, qui, depuis le début du XXe siècle, frappe tout ce qui concerne les mécanismes mentaux chez les animaux. Il n'est pas possible de dénier à l'homme pensée, raison conscience ou intentionalité de l'action, encore que certains chercheurs n'en soient guère éloignés. Mais évoquer pensée, intentionalité ou conscience chez l'animal, c'est à coup sûr aujourd'hui encourir la censure des éditeurs scientifiques, et mettre en danger sa carrière. Il faut être en fin de carrière, et d'une carrière très honorable et orthodoxe au demeurant, comme l'est D.R. Griffin (né en 1915), pour pouvoir se permettre d'enfreindre le tabou. Les succès initiaux des mécanistes comme Pavlov ou Loeb, et surtout la domination incontestée des behaviouristes, symbolisée par un nom comme celui de Skinner, ont fait du psychisme animal une boîte noire dans laquelle il est totalement interdit d'essayer de regarder. On emploie tous les raffinements imaginables pour étudier ce qui y entre, les stimuli, et ce qui en sort, les comportements. Mais pas question de chercher à comprendre vraiment ce qui se passe entre les deux. Griffin n'a aucun mal à démontrer l'absurdité de cette position méthodologique, par une simple comparaison avec la digestion : s'il y avait eu des

behaviouristes dans ce domaine, on aurait eu le droit de tout étudier de la digestion, sauf la physiologie de la digestion elle-même !

Cela dit, en quoi cette question intéresse-t-elle les ethnologues, et plus particulièrement les ethnologues qui travaillent sur les techniques ?

En ce que, me semble-t-il, c'est exactement le même tabou qui frappe l'étude de la pensée animale et l'étude des techniques. Le tabou de la boîte noire, en quelque sorte : parce que le contenu de cette boîte est compliqué, obscur, difficile à comprendre, on pousse la prudence méthodologique jusqu'à s'interdire d'aller y voir, lorsque cela serait possible.

L'économie est le modèle par excellence d'une science toute entière construite sur ce tabou. Mais il n'en va guère autrement des autres sciences humaines. Et aujourd'hui, c'est l'écologie culturelle qui est la dernière en date des théories échaudées pour étudier la civilisation matérielle en faisant l'impasse sur les techniques. Faut-il que la perspective d'étudier les techniques soit terrifiante, pour qu'on se donne tant de mal pour la court-circuiter !

Il est pourtant évident, à tout regard non prévenu, que technique, intelligence et société sont toujours étroitement liées. Et rien ne le montre mieux que l'étude du monde animal ; c'est sur ce second aspect du livre de Griffin que je voudrais insister ici. On le savait bien, du reste, avant la glaciation behaviouriste (et avant les glaciations en -isme du même genre qui ont gelé l'esprit de création en sciences humaines). Qu'on relise des auteurs comme Espinas (*Des sociétés animales* 1878) ou Romanes (*L'intelligence des animaux* 1887), ce dernier récemment sorti de l'enfer des bibliothèques scientifiques (on a réimprimé l'édition anglaise en 1969, avec en supplément des textes posthumes de Darwin, dont Romanes était un disciple). Qui se souvient aujourd'hui que Lewis H. Morgan, le grand Morgan des anthropologues, est aussi l'auteur d'un ouvrage sur *Le castor d'Amérique* que Romanes cite avec éloge ? Et comment ne pas rappeler l'indifférence, quand ce n'est pas l'hostilité, avec laquelle les milieux scientifiques accueillirent par la suite des oeuvres comme celle de J.-H. Fabre, Eugène Marais, ou plus près de nous Andrée Téry ? Il a fallu la longue marche des K. von Frisch, K. Lorenz et J. Goodall pour amorcer le dégel. Or qu'ont fait tous ces auteurs ? Ils ont tout simplement appliqué à l'étude des animaux les principes méthodologiques de base qui ont toujours été ceux de l'ethnographie la plus classique - la thèse de J. Goodall en est un parfait exemple. Et la fécondité de leurs travaux est un titre dont l'ethnographie aurait bien tort de ne pas se prévaloir.

Mais revenons à nos trois termes, technique, intelligence et société, auxquels il faut d'ailleurs ajouter un quatrième, la

conscience. Comment sont-ils liés, et en quoi l'étude des sociétés animales contribue-t-elle à nous faire comprendre la nature de ces liens ?

Le lien entre technique et intelligence est celui dont l'existence est la plus évidente, c'est même un lieu commun philosophique. Mais c'est beaucoup plus que cela, comme le montre le fait que la plupart des études d'intelligence animale sont d'abord des études du comportement technique. Le lien entre technique et société n'est guère moins évident, car il est clair que sans enjeu matériel concret - nid ou terrier, réserves de nourriture, territoire aménagé, savoirs à transmettre aux jeunes, etc. -, il n'y a pas construction d'une société, si simple soit-elle. Les exemples abondent. Le lien entre intelligence et société découle des deux premiers. L'intelligence animale semble toujours plus développée dans les sociétés les plus complexes. Peut-être cependant est-elle finalement éliminée dans les sociétés très complexes (termites, par exemple). Mais d'une part ce n'est pas sûr, et d'autre part si elle l'est, c'est au profit de mécanismes neurochimiques de transmission de l'information d'une complexité encore plus extraordinaire. Reste la conscience. L'idée reprise par Griffin, sur ce point, est que "la conscience est apparue, dans l'évolution des primates, lorsque leurs sociétés atteignirent un stade de développement tel qu'il fut devenu d'une importance cruciale, pour chaque membre du groupe, de comprendre les sentiments, les intentions et les pensées des autres." La conscience serait née de l'empathie, en somme, celle-ci répondant à la nécessité qu'ont les êtres relativement intelligents vivant ensemble, et dépourvus de moyens de communication neurochimiques nombreux et spécifiques, de comprendre leurs comportements respectifs.

Mais il n'y a pas de raison de n'appliquer cette idée qu'aux primates, nous avertit Griffin. Car nous sommes habitués à associer intelligence et gros cerveaux. Mais l'intelligence n'est-elle pas d'abord un usage économique de son système nerveux ? Un animal qui n'aurait que des comportements stéréotypés, comme le voient les behaviouristes, a besoin d'une quantité fantastique de circuits préimprimés, pour ainsi dire, s'il doit survivre dans des conditions d'environnement un tant soit peu diverses. L'intelligence n'est-elle pas alors pour lui le moyen de réduire le nombre de circuits nécessaires ? Et n'est-elle pas, par conséquent, une nécessité adaptative encore plus pressante chez les animaux à très petit système nerveux que chez les autres ? Ne faut-il pas ressortir de sous le tapis, où on les avait balayés avec soin, les exemples nombreux et souvent surprenants d'intelligence chez les insectes ?

Voici donc une idée préconçue - le lien nécessaire entre intelligence et dimensions du cerveau - qu'une réflexion sur l'animal conduit à reconsidérer. Il en est d'autres : le lien,

par exemple, entre pensée consciente et comportements appris (par opposition aux comportements instinctifs ou innés). Cette fois, c'est notre propre expérience d'hommes qui nous enseigne que de très nombreux comportements appris sont inconscients (la marche à pied, par exemple !), alors que de très nombreux comportements innés peuvent être parfaitement conscients (éternuer). Pourquoi lierions-nous chez l'animal ce qui n'est pas lié chez nous ? Et pourquoi postuler que, parce qu'un comportement est "instinctif", il est nécessairement inconscient ?

Voilà quelques-unes des questions passionnantes et importantes que pose le livre de Griffin. Métaphysique ? Science-fiction ? Peut-être, mais il faut admettre alors que les débuts d'une science relèvent à peu près nécessairement de la métaphysique ou de la science-fiction. Comme l'observe Griffin, on n'a aucune chance de trouver des réponses à des questions qu'on ne se pose pas. C'est en tout cas dans cette attaque frontale contre l'interdit behaviouriste - parfaitement métaphysique aussi, quoi qu'en aient dit ses défenseurs - que réside l'intérêt majeur de ce livre. Car sur le plan des faits stricts, si la compilation est bonne dans l'ensemble (bien des exemples particulièrement frappants n'y figurent pas), elle n'apporte rien de très nouveau. Griffin s'est largement servi de l'ouvrage de B. Beck, *Animal Tool Behaviour* (1980), et de bon nombre d'autres synthèses. C'est sur le plan philosophique peut-être que son travail est le plus intéressant. Ce qui montre, au passage, que les vieux savants peuvent faire de la bien meilleure philosophie que les jeunes ou les nouveaux philosophes.

François Sigaut